

tiennes le portent jusqu'aux extrémités du monde, et quiconque aime Jésus-Christ sur la terre tient la main sur notre cœur pour y reconnaître les pulsations de la foi et remercier le Dieu qui frappe et qui gémit.

“ Je ne dirai rien de l'Allemagne : elle est restée sans doute, quoique avec des modifications, le foyer de la guerre contre Jésus Christ, c'est là que nos incroyans vont demander les armes que le génie de la France leur refuse de plus en plus, mais la chute est grande, et la foudre qui sort des nuages du Rhin n'est pas destinée à faire les mêmes blessures que cette double langue de l'Angleterre et de la France, dont le grand comte Maistre présidait, il y a déjà plus d'un quart de siècle, la future alliance au profit de l'Eglise et de Jésus-Christ.”

— La rue de Varennes est une des plus nobles rues du Faubourg-Saint-Germain. On remarque à son extrémité, du côté du boulevard des Invalides, un vaste et splendide hôtel, avec un immense jardin s'étendant sur le boulevard jusqu'à la rue de Babylone. Cet hôtel appartient aux dames du Sacré-Cœur, communauté religieuse qui a le privilège de posséder dans son pensionnat toutes les jeunes filles du noble faubourg. Dans le temps, on s'est beaucoup étonné, et l'on s'étonne encore de la vogue que la maison du Sacré-Cœur a obtenue comme maison d'éducation. On l'attribuait à des causes plus que singulières. La communauté du Sacré-Cœur avait pour supérieure madame Eugénie de Grammont-d'Asté, qui vient de mourir. Voilà l'explication de la vogue du célèbre pensionnat de la rue de Varennes. Madame de Grammont-d'Asté était proche parente du duc actuel de Grammont, et nièce de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, qui, lors de la révolution de 89, rédigea l'*Exposition des motifs contre la constitution civile du clergé*. Madame de Grammont avait émigré avec sa famille. Rentrée jeune en France, elle suivit avec assiduité les premiers catéchismes de Saint-Sulpice, à la chapelle des Allemands, où MM. de Quélen et Gaston de Sombucy préludaient à leur carrière sacerdotale avec un zèle digne d'éloges. Ce

fut en 1806 que madame de Grammont entra dans la communauté du Sacré-Cœur, encore récente. Antoinette de Grammont, sa sœur, embrassa, comme elle, la profession religieuse dans le même ordre ; et enfin, sa mère, la comtesse de Grammont-d'Asté, à l'exemple de ses deux filles, renonça au monde pour vivre dans le cloître. L'exil et les malheurs de la révolution avaient éloigné de la société la comtesse et ses enfans. Madame Eugénie de Grammont, douée d'un jugement droit, d'un esprit solide, d'un sang-froid étonnant, entendait parfaitement les affaires. Les conjonctures imprévues et difficiles ne la trouvaient point en défaut, et sa prudence savait donner des conseils utiles même aux hommes qui avaient la triture des affaires. Madame la duchesse d'Angoulême avait une haute estime pour madame de Grammont, estime partagée par la reine Marie-Amélie.

Après 1830, quand l'archevêque de Paris, M. de Quélen, poursuivi par les passions du moment, errait d'asile en asile, madame de Grammont eut la généreuse idée de lui offrir l'hospitalité. On lui fit des objections sur ce projet, on lui représenta à quels dangers elle exposait la communauté et le pensionnat, en cas d'émeutes, quelle responsabilité elle assumait sur sa tête.— Sans contester la justesse de ces observations, elle n'en persista pas moins dans son dessein ; et M. de Quélen put rencontrer, rue de Varennes, le calme et la sécurité qu'il ne connaissait plus.— Madame de Grammont était une femme de tête et de cœur, une de ces femmes rares, qui savent apporter une grande énergie dans l'accomplissement des choses nobles et délicates. Elle prit part à l'établissement des orphelins du choléra, création de M. de Quélen. Elle laisse pour neveux et nièces M. Agénor de Grammont, mesdames de Gabriac, de Salmour, de Vergennes, d'Avissard et Davidoff. Ses obsèques ont été célébrées, dans la chapelle du Sacré-Cœur, par un clergé nombreux, en présence de l'élite de la société parisienne. Le corps a été transporté à Conflans.

DE PRÉFONTAINE.

MELTON-MOWBRAY.



n a toujours calomnié l'hiver. La vieillesse, cet âge terrible que chacun redoute et auquel chacun voudrait arriver, on appelle l'hiver de la vie. Au contraire, on flatte injustement le printemps, qui ne tient pas ce qu'il promet. Les Dumoustier, Rambuteau et autres mythologues ne se permettraient pas de dire qu'une jeune fille a seize ans ; ils trouvent plus décent, plus gracieux de lui donner seize printemps. Et cependant l'hiver n'en impose à personne ; l'hiver s'annonce avec son cortège de froid, de neige et de pluie, et souvent il nous gratifie des bienfaisans rayons d'un soleil inespéré. L'hiver a du bon et du très bon. Sans parler des bals, des fêtes, du carnaval, les saturnales modernes ; pendant l'hiver, on patine, ceux qui savent ; on chasse à tir, à courre, et la chasse à courre est une passion comme le jeu : qui a chassé chassera. Autrefois, en France, le goût de la chasse était plus général qu'il ne l'est

aujourd'hui. Mais si la quantité a disparu, la qualité n'a pas fait défaut. Les départemens de la Vienne, de la Creuze, de la Charente, de la Gironde, retentissent annuellement des hauts faits de MM. de La Berge, de Chasse, de Maulmont et de Monthon. Le Marquis de Mac-Mahon, mort si malheureusement, il y a deux ou trois ans, dans une course de haies, a laissé en Bourgogne la réputation d'un véritable Nemrod ; MM. de Thuret, de Tholozan et de Ségur, exploitent avec succès les vieilles futaies de la Traconne, dans le département de la Marne. En 1840 ou 1841, une société parisienne, composée de noms illustres, sous la direction du marquis de Perthuis, affermaient et afferme peut-être encore les 28,000 arpens de la forêt de Rambouillet. Une fois par semaine, on chassait le daim ou le chevreuil. Mais, pour le moment, nous n'avons pas à vous entretenir de nos veneurs français, mais des chasseurs anglais en général, et de Melton-Mowbray, en particulier.